

Chroniques et nouvelles

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **73 (1928)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUES et NOUVELLES

CHRONIQUE SUISSE

L'antimilitarisme en Suisse. — L'antimilitarisme et les cours de répétition. — Histoire de la Suisse.

Il n'appartient pas à cette *Revue*, et surtout pas à sa chronique suisse de commenter le volume *L'antimilitarisme en Suisse* du colonel Feyler qui va bientôt sortir de presse (Payot et Cie, Lausanne), mais elle peut cependant le signaler. La propagande antimilitariste en Suisse, quoique ne paraissant pas pénétrer bien profondément dans notre peuple, prend un tel développement, et semble être organisée d'une façon si méthodique, qu'il n'est pas superflu de l'étudier d'un peu près. C'est ce que l'auteur s'est proposé.

Caractéristique, dans le moment actuel, est l'effort d'une partie de la presse antimilitariste pour dénigrer l'armée, ses troupes, ses commandants. Cette presse multiplie les fausses informations avec une constance et un dédain des démentis, surtout avec une méconnaissance si complète de notre milieu intime qui ne laisse pas longtemps la vérité dans l'ombre, qu'on est vite porté à soupçonner un mot d'ordre venant de gens fort étrangers à la Suisse.

Cela n'a rien d'in vraisemblable. Le plan est d'ouvrir le chemin à la guerre civile que les armées empêchent. Donc il importe d'affaiblir les armées. Qu'elles soient des milices strictement destinées à une défense nationale, ou des armées de caserne, ou des armées de métier, cela n'entre pas en ligne de compte ; elles empêchent la révolution et le désordre de la rue ; ceci suffit pour les condamner.

Quant à ceux qui les condamnent par pacifisme, ils représentent une autre face du phénomène, et seraient les premiers étonnés lorsqu'ils découvriraient qu'ils ont été les complices des auteurs de la guerre civile.

L'ouvrage s'est appliqué, après classement des divers groupements antimilitaristes en Suisse, à marquer leurs tendances et leur méthode. Leur caractère général, pour autant surtout qu'il s'agit des véritables pacifistes, est d'écarter toute observation des réalités concrètes, même les plus élémentaires. La conclusion est que nous assistons en Suisse à une crise de mysticisme à laquelle il est opportun d'opposer la réaction du bon sens et de la raison.

L'ouvrage comporte dix chapitres dont les titres éclairent le

contenu : 1. Considérations générales ; 2. Les antimilitaristes ; 3. Antimilitarisme et pédagogie ; 4. Le service civil ; 5. De la guerre divine à la guerre juste ; 6. La Suisse désarmée ; 7. Avant la guerre européenne ; 8. Pendant la guerre européenne ; 9. Après la guerre européenne ; 10. Considérations finales.

* * *

La propagande des antimilitaristes politiques s'est manifestée plus bruyante au moment des cours de répétition. Cela n'a pas empêché ceux-ci de réunir une troupe animée du meilleur esprit. Des journées de fatigue, cela va de soi ; il n'est soldat qui, à la mobilisation, ne s'y attende. Mais il n'en est pas non plus qui ne s'intéresse à sa besogne, et ne soit prêt à se plier aux fatigues nécessaires. La période actuelle d'application des nouvelles prescriptions tactiques l'y encourage ; de plus en plus il constate que celles-ci lui demandent d'être un homme qui réfléchit, qu'elles en appellent à son intelligence et à ses facultés d'initiative. Il ne s'agit plus pour lui d'apprendre un rôle par cœur, mais de s'exercer à être un collaborateur utile de ses chefs. De ce changement des exigences du combat résulte un stimulant que ne connaissait pas l'ancienne tactique linéaire.

Ont retenu plus particulièrement l'attention, cette année-ci, en Suisse romande, les cours de la 3^e brigade de montagne et de la 4^e. Celui de la 3^e parce qu'il a fait voir le 5^e régiment vaudois quittant enfin les prairies fleuries de Villars et de Chesières pour faire connaissance avec la vraie montagne, l'admirable contrée des Dranses valaisannes, le 6^e exerçant dans la région du Simplon, et celui de la 4^e brigade parce que les exercices ont été conçus sur un type nouveau qui répond bien à certaines des préoccupations essentielles de notre défense territoriale. Nous nous proposons d'y revenir.

La propagande antimilitariste a espéré tirer parti plus spécialement des exercices de montagne, d'une part, à cause de l'accident malheureux de Martigny qu'elle a dénaturé avec ardeur, d'autre part, à cause des fatigues naturellement plus grandes qu'un terrain comme celui de la haute montagne impose aux troupes. Comme nous sommes en période électorale les propagandistes s'en sont donné à cœur joie. Sans succès. Il n'est pas de milieu plus favorable à la consolidation de l'esprit de corps, ni plus stimulant du sentiment d'un patriotisme élevé que le milieu de la montagne. Qu'on y est loin de l'air renfermé d'un bureau de rédaction où la « copie » allonge des lignes ignorantes de celui vivifiant des hauts sommets. Qu'on passe de l'un à l'autre ; le contraste est instantané et frappant.

* * *

Nous ne changeons pas de sujet autant qu'on pourrait croire à première vue en signalant l'*Histoire de la Suisse* du Dr G. Castella¹. Les histoires de la Suisse ne sont pas une rareté, chez nos Confédérés de langue allemande surtout qui possèdent le privilège d'un champ de consommation quatre fois plus étendu que le nôtre, circonstance éminemment favorable à la librairie. Le volume de Castella est d'ailleurs un manuel et non une synthèse à la façon d'un Dierauer, et moins encore d'un William Martin, mais un manuel très intelligemment conçu, qui se meut sans effort dans l'exposé de notre histoire compliquée. La vue des cantons ne distraît jamais du tableau de l'ensemble, et ceci n'est pas un mince éloge.

L'ouvrage, quoique nouveau en beaucoup de ses chapitres, n'est pas absolument inédit. Il est une réédition fortement remaniée du manuel connu et apprécié de L. Suter et G. Castella, mais remaniée au point que le Dr Suter et les éditeurs ont estimé juste que le livre portât dorénavant le seul nom de Castella. Nous avons ainsi une édition allemande, la *Schweizer Geschichte* du Dr L. Suter, et l'édition française de Castella, écrites dans le même esprit et dans la même intention de large instruction scolaire.

Nous avons dit que ce rappel n'éloignait pas autant qu'il pouvait paraître de l'étude du pacifisme, et, devrait-on ajouter, de cette pédagogie qui prétend « pacifier » l'esprit de la jeunesse. On sait que d'aucuns vont jusqu'à réclamer une histoire de la Suisse qui laisse les guerres de côté. Nous serions curieux de la lire, cette histoire ; elle ne pourrait être qu'un beau morceau de falsification. Omettre à la naissance de la Confédération suisse et de ses développements successifs la guerre contre les Habsbourg, les guerres des indépendances cantonales, Appenzell, Ligues grisonnes, les guerres de Bourgogne, la guerre de Souabe, les guerres d'Italie ; omettre les expéditions conquérantes, conquête de l'Argovie, de la Thurgovie, du Pays de Vaud, des bailliages tessinois ; omettre même les services étrangers et les guerres de religion, non seulement ce serait aboutir à une complète falsification de l'histoire suisse, mais rendrait inexplicable l'existence des trois, des huit, des treize, des dix-neuf et des vingt-deux cantons. La Suisse autant que tout autre Etat, et plus que d'autres, est le produit de guerres nombreuses et de

¹ In-8° de 512 pages, 300 gravures, 8 cartes et une planche en couleurs. En supplément : *Résumé d'histoire de la Suisse* pour les cours de perfectionnement et pour les examens des recrues. Einsiedeln 1928. Etablissements Benziger et Cie, S. A.

combats victorieux. Il est absurde de nier un fait aussi patent, constamment répété pendant des siècles de développement historique. C'est avec toute raison que l'auteur a pu écrire : « Les succès militaires des Confédérés n'ont pas été dus — comme on l'a cru longtemps — à leur seule vigueur et à leur amour de la liberté. Les recherches historiques ont, en effet, prouvé qu'ils les ont remportés grâce à une bonne organisation militaire, qui atteignit son point culminant pendant les guerres d'Italie. Les anciens Suisses mettaient un légitime orgueil à être toujours en état de porter les armes. On se préparait à la guerre en temps de paix, on était toujours prêt à entrer en campagne, et c'est par là que les Suisses d'alors se distinguaient de leurs voisins. »

L'ouvrage conduit jusqu'au moment présent. Il résume les faits relatifs à l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations, constate les hésitations et les résistances qui se manifestèrent à cette occasion, et fait sienne, en conclusion, la déclaration d'un homme qui a pris une part très active à la campagne en faveur de l'adhésion de la Confédération à la Société. Les obstacles à surmonter, a-t-il dit en résumé « résidaient dans l'attachement passionné du peuple à la neutralité intégrale, dans son évidente hésitation à s'associer à une entente internationale qui ne fût pas universelle et dans sa méfiance instinctive et traditionnelle à l'égard de la grande politique européenne. »

Ressort de tout ceci que, quoique un simple manuel, l'ouvrage est de nature à intéresser des cercles beaucoup plus étendus que les seuls cercles scolaires. Notamment les officiers y trouveront maintes pages dont ils s'empareront pour leurs théories éducatives. Ils n'en trouveront nulle part de plus utiles.

CHRONIQUE FRANÇAISE

(De notre correspondant particulier.)

Le rôle de l'Ecole supérieure de guerre. — Aide-mémoire pour les travaux d'état-major (édition 1928).

Quand le moment sera venu d'écrire l'histoire véritable de la Grande Guerre, il n'est pas possible que l'on n'envisage pas, dans les études innombrables auxquelles cette histoire donnera lieu, le rôle exact joué par notre Ecole supérieure de guerre dans la préparation tactique du conflit.

Vous connaissez l'antienne qui avait cours chez nous au temps de l'avant-guerre : les brevetés sont des gens que l'on destine à remplir convenablement les fonctions de chef d'état-major à tous les échelons de la hiérarchie et qui, sortant de leurs attributions, aspirent uniquement à exercer les grands commandements. On disait la même chose déjà avant l'école supérieure de guerre, quand existait l'école d'application d'état-major créée en 1818 par ce théoricien bougon qu'était Gouvion-Saint-Cyr, et alors que les officiers de l'ancien *corps* d'état-major, très différents de ceux ayant constitué par la suite le *service* d'état-major, méritaient véritablement le surnom qu'on leur avait donné par moquerie et dont parle quelque part Ardant du Picq en ses belles Etudes sur le combat : « Monsieur J'Ordonne ! »

Il n'est pas vrai que, de 1880 à 1914, notre école supérieure de guerre eût la prétention de dresser un personnel spécialement appelé à l'exercice ultérieur des hauts commandements dans l'armée. Mais en se bornant à former de bons officiers d'état-major, elle y travaillait implicitement.

Le centre des hautes études militaires créé à partir de 1911 par Joffre, alors que Messimy détenait, rue Saint-Dominique, le portefeuille de la guerre, fut dès le début ce que nous le voyons encore aujourd'hui : une sorte d'annexe de l'école, un cours de vétérans, une institution post-scolaire destinée à remettre au point, à l'entrée du dernier tiers d'une carrière militaire, les enseignements reçus à l'école vers la fin du premier tiers de cette même carrière. Son but avoué est identique à celui poursuivi à l'école : la formation de chefs d'état-major de corps d'armée et d'armée. Or, ici encore, il se fait que les auditeurs de ce centre postulent à leur tour aux emplois les plus élevés de l'armée. Ne les appelle-t-on pas couramment, et on les appelait déjà de ce nom lors de la fondation du centre, avant qu'on eût chez nous rétabli de fait la dignité militaire suprême : les élèves-maréchaux ?

Ce qu'il est exact de dire, c'est qu'en préparant des officiers pour l'état-major, on développe l'enseignement militaire supérieur, la culture générale de nos officiers, le goût de la réflexion et de l'étude ; on leur inculque une méthode de travail ; on leur apprend à discuter, plus précisément à raisonner un problème, à décortiquer une situation, à l'exposer et à conclure ; à conclure sans se payer de mots, par un ordre ferme et précis d'exécution ; on excite leurs facultés intellectuelles et c'est ainsi que l'on crée dans l'armée une élite qui, par la force même des choses, est appelée à prendre la tête. C'est de cette

élite que sont sortis les Foch, les Pétain, les Fayolle, les Buat, les Debeney, et tant d'autres dont les pages qui me sont allouées dans cette *Revue* n'épuiserait pas la liste intégrale.

Quand, toujours dans cette recherche historique de la Grande Guerre on examinera l'influence, la part de l'école supérieure de guerre dans l'établissement de notre doctrine de 1914 relative à la technique du combat, on s'apercevra, peut-être avec une certaine stupéfaction, que ceux qui ont pour principe de décrier l'enseignement donné sous la coupole du bel édifice construit au XVIII^e siècle en bordure du Champ de Mars par Gabriel, l'architecte de la place de la Concorde, sont entièrement dans leur tort ; ils s'abusent ou cherchent à abuser ceux à qui ils s'adressent.

En effet, on attribue communément à l'école supérieure de guerre la sorte de déformation caricaturale que subit, à partir de 1912, la tactique française et qui se traduit par un développement outrancier, irréfléchi, irraisonné de l'esprit offensif. Certes, loin de moi de laisser entendre le moins du monde qu'à l'école de guerre aucun maître eût jamais prôné la défensive au détriment de l'offensive. Seule cette dernière, avait-on coutume d'y proclamer, est capable de procurer des résultats décisifs. Mais à l'école de guerre, on voulait toujours voir de plus près. Le rationalisme le plus objectif n'a jamais cessé d'être en honneur dans les chaires de cette école ; ce n'est point parmi les auditeurs d'un Pétain ou d'un Debeney qu'était répandue cette foi ardente de charbonnier qui animait l'armée française quand, en août 1914, elle se rua vers la bataille des frontières.

Gardons-nous de médire de cette foi ardente. L'illuminisme possède lui aussi, et très fort en une certaine manière, un pouvoir de création. Tant de divinités, pour être chimériques, n'en ont pas moins eu leur religion qui, elle, était un fait, une chose réellement existante. Qui sait si notre illusion dans la vertu intégrale de l'offensive à outrance, après avoir engendré l'échec initial en août 1914, n'a pas limité le recul qui suivit et provoqué, quinze jours plus tard, la victoire de la Marne ! Il faut qu'une opinion soit solidement ancrée dans la cervelle de gens pour qu'ils ne se laissent pas rebuter par un premier étrillage, et qu'à quelques kilomètres de là ils aient recommencé à attaquer de plus belle. Notre état d'âme du charbonnier, s'il nous a valu la défaite, nous a probablement aussi procuré la victoire. Allez donc dire que la guerre est une chose si simple que ça !... Je plains les historiens qui s'engageront dans un tel dédale...

C'est pourquoi, revenant à mes moutons, je me bornerai à signaler ici que notre doctrine guerrière telle qu'elle existait dans sa forme

exagérée de 1914 s'est échafaudée non pas dans les milieux de l'école supérieure de guerre, milieux ouverts, éclectiques, portés à l'ironie et au scepticisme, mais dans ceux de l'état-major de l'armée, moins enclins à la discussion parce que tirillés par les multiples difficultés contradictoires des réalités et de l'exécution. C'est au sein même de cet état-major de l'armée qu'a pris naissance la conception brutale de l'offensive irraisonnée ; elle est partie du troisième bureau dont l'emprise sur l'esprit des auxiliaires immédiats du futur généralissime a pu s'exercer sans contre-poids, sans réaction de la part des autres bureaux, du deuxième en particulier, au jeu d'hypothèses toujours plus nuancées et qui, de par sa fonction même, ne pouvait songer comme les autres à faire complètement litière des volontés ou des possibilités adverses.

En résumé, notre école supérieure de guerre se maintenant dans le rôle que lui ont attribué ses fondateurs, a cherché à former des officiers d'état-major bien à la hauteur de leur tâche en campagne. Elle a si parfaitement réussi dans cette formation, son enseignement s'est si nettement différencié de l'esprit en quelque sorte secondaire dont était resté imprégné l'ancienne école d'état-major — rappelez-vous le mot du vieux Moltke parlant de l'excellence du grand état-major allemand — qu'elle est devenue comme une grande cité universitaire d'enseignement militaire supérieur. Ainsi la spécialisation d'études très poussées permet-elle d'atteindre à une culture générale intensive, seule compatible avec les missions qui incombent aux conducteurs des nations armées d'aujourd'hui.

Méthode ayant trop fait ses preuves pour qu'il puisse être question de l'abandonner. Dans cette formation de l'officier d'état-major, le sens rationnel doit avoir pour assise un fond solide de connaissances élémentaires exactes. Et pour éviter de tomber dans l'écueil si dangereux d'un appel exclusif à la mémoire, l'usage s'est établi, depuis longtemps, à l'école de guerre, de distribuer aux élèves, en vue de l'exécution de leurs travaux d'état-major, un aide-mémoire dont les services précieux qu'il rend sont universellement reconnus.

Je viens précisément de recevoir l'édition de 1928 de cet ouvrage que la complexité des armées modernes tend de plus en plus à transformer en un volumineux dictionnaire. On ne saurait trouver mieux si l'on désire être au courant de l'organisation actuelle de notre armée. Sa présentation est parfaite. Il est clair, facile à consulter, complet. N'ayant aucun caractère officiel, les renseignements qu'il fournit ne représentent pas l'exacte réalité ; mais l'important, c'est qu'ils indiquent un ordre de grandeur. Il comprend trois parties et des annexes.

La première partie est consacrée à l'*organisation*. Organisation des grandes unités, division d'infanterie, éléments non endivisionnés du corps d'armée, division de cavalerie ; celle des quartiers généraux ; celle des troupes combattantes ; du service des transmissions ; des services de transport, chemins de fer, voies étroites, train automobile, train hippomobile, voies navigables ; des services de ravitaillement et d'entretien, artillerie, génie, aéronautique, intendance, santé, remontes, vétérinaire, trésorerie, postes ; ses services d'ordre ; du service des étapes ; enfin, de la main-d'œuvre. C'est comme un tour d'horizon très détaillé que l'on ferait du haut d'une tour Eifel suffisamment élevée, au moyen d'une jumelle assez puissante pour permettre de distinguer l'ensemble des éléments constitutifs de notre armée en campagne.

Dans la deuxième partie, on examine le *fonctionnement général des services de ravitaillement et d'entretien*. La répartition par chapitres indique bien le caractère pratique qu'on a voulu donner à ce travail : d'abord, la réception par l'armée des envois de l'arrière ; ensuite la livraison par l'armée des ravitaillements aux troupes ; vient après, le rôle du corps d'armée et de la division dans le fonctionnement des services de ravitaillement ; enfin, les ravitaillements loin de la voie ferrée.

Troisième partie, la *technique d'état-major* proprement dite. Elle contient toutes les données pratiques sur les marches, vitesses de marche, longueur et durée d'écoulement des colonnes, rôle de l'état-major dans les mouvements loin de l'ennemi ; sur les transports par voie ferrée et sur ceux par camions automobiles ; sur le stationnement ; sur l'activité de l'état-major du corps d'armée et de la division dans les différentes phases de la bataille, approche, prise de contact et engagement, attaque, exploitation, poursuite, défensive et retraite ; sur le fonctionnement intérieur des états-majors, pour terminer cette troisième partie.

De nombreuses annexes fournissent des modèles de bulletins de renseignements, d'ordres relatifs au mouvement d'une grande unité (1^{re} partie), opération offensive ou installation défensive ; à l'établissement d'une instruction pour l'emploi de l'aéronautique, à des ordres d'opérations (2^e partie), etc., etc.

On le voit, il y a dans cet aide-mémoire qui compte près de 500 pages, la matière condensée de ce qui figure épars dans la totalité de nos règlements ou instructions militaires. Aucun travail d'état-major n'est possible si l'on ne dispose pas des informations qu'il contient. Il est également le bréviaire de tout chef militaire appelé

au commandement d'une grande unité. Et voilà qui vous explique comment notre école supérieure de guerre voulant former des officiers d'état-major prépare indirectement et au surplus de futurs généraux. C'est une louange à lui adresser et un hommage à lui rendre.

INFORMATIONS

Conférences. — De la première liste des conférences de l'exercice actuel, publiée par le Comité central de la Société des officiers, nous extrayons l'indication de la conférence en français offerte par le lieutenant-colonel Ulrich Frey, à Munich : *Les opérations stratégiques contre la Russie, de la mobilisation à la prise de Brest-Litowsk.* (Pour les mois d'octobre, novembre et décembre 1928.)

L'escouade et le groupe. — Le terme d'escouade introduit dans la terminologie par le projet d'Instruction sur le service en campagne, en lieu et place du groupe a été condamné. On revient au groupe. Cela n'est pas d'une importance majeure. L'essentiel est qu'il ne puisse y avoir de confusion sur la chose. Donc chacun inscrira le terme « groupe » où le règlement a mis « escouade », soit aux articles 22, 25, 98, 194, 207, 222, 231, 232, 241, 280, 285 et 290.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LECTURES D'INFANTERIE

Presse militaire de l'étranger. — Cependant que s'assemblent en de pieux conciles les protagonistes du désarmement général, il est pour le moins piquant de constater que la littérature militaire actuelle atteint à un développement qui rappelle l'intense production d'avant-guerre. Pour paradoxal que cela semble, il convient de ne pas oublier que toute grande guerre est suivie d'une réorganisation des armées et d'une mise au point des procédés de combat, entraînant la refonte des règlements. Il s'ensuit que, dans tous les pays, la presse militaire s'efforce de contribuer à l'élaboration des méthodes nouvelles et à leur diffusion.

Nos lecteurs savent ce que nous entendons par l'étude attentive des documents étrangers. Au cours de nos chroniques précédentes, nous avons appuyé à maintes reprises sur la nécessité, pour nos jeunes officiers, d'entreprendre des investigations suivies dans le domaine si riche de la littérature militaire. Activité intellectuelle qui procède d'une double nécessité : d'une part, l'absence presque totale d'une